Thèse présentée pour le Doctorat de l'Université de Strasbourg

(MENTION MÉDECINE)

ANNÉE 1939 N° 109

THÈSE

pour le Doctorat en Médecine présentée

PAR

David CZAMARKA

Né le 18 Juillet 1912 à Varsovie (Pologne)

Les Suicides Conjugaux et Epidémiques

Président : M. A. FORSTER, Professeur, Doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1939

Thèse présentée pour le Doctorat de l'Université de Strasbourg

(MENTION MÉDECINE)

ANNÉE 1940. N°

THÈSE

pour le Doctorat en Médecine présentée

PAR

David CZAMARKA

Né le 18 Juillet 1912 à Varsovie (Pologne)

Les Suicides Conjugaux et Epidémiques

Président : M. A. FORSTER, Professeur, Doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1940

FACULTE DE MEDECINE DE STRASBOURG

Doyen	MM. FORSTER, ✻, ⚜ I.
Assesseur	SCHAEFFER, ✻, ⚜ I.

Professeurs :

Embryologie	MM. ANCEL, ✻, ⚜ I.
Anatomie	FORSTER, ✻, ⚜ I.
Histologie	BOUIN, O.✻, ⚜ I.
Physiologie	SCHAEFFER, ⚜ I.
Physique biologique	VLES, ✻, ⚜ I.
Chimie biologique	NICLOUX, O.✻, ⚜ I.
Anatomie pathologique	MASSON, ✻, ⚜ I.
Pharmacologie, Médecine expérimentale	SCHWARTZ, ⚜ I.
Hygiène, Bactériologie	OBERLING, ✻, ⚜ A.
Médecine légale	N...
Clinique médicale	MERKLEN, ✻, ⚜ I.
	AMBARD, ✻, ⚜ I.
Clinique chirurgicale	LERICHE, O.✻, ⚜ I.
	STOLZ, ✻, ⚜ I.
Clinique ophtalmologique	REDSLOB, ✻, ⚜ I.
Clinique dermatologique	PAUTRIER, O.✻, ⚜ I.
Clinique psychiatrique	PFERSDORFF, ✻, ⚜ I.
Clinique neurologique	BARRE, ✻, ⚜ I.
Clinique gynécologique et accouchements	REEB, ⚜ I.
Clinique infantile	ROHMER, ✻, ⚜ I.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	CANUYT, ✻, ⚜ I.
Hydrologie thérapeutique et Climatologie	N...

Professeurs sans chaire :

MM. ARON Max, ✻, ⚜ I.	GERY, ⚜ I.
BELLOCQ, ⚜ I.	

Chargés de Cours et Agrégés :

MM. BENOIT, ⚜ A.	KREIS, ⚜ A.
FONTAINE, ⚜ A.	LE GYON .
GELMA, ⚜ I.	REISS.
GUNSETT, O.✻, ⚜ I.	SIMONIN, ✻, ⚜ A
HANNS, O.✻, ⚜ I.	THIVOLLE, ⚜ A.
HUMBERT, ✻, ⚜ A.	VAUCHER, ✻, ⚜ I.
KAYSER, ⚜ A.	WAITZ.
KELLER, ⚜ I.	WEISS A., ✻, ⚜ A.
	WOLF, ⚜ A.

Agrégé libre : M. SIMON, ✻, ⚜ A.

Directeur de la Clinique dentaire : M. ROMEY, O.✻, ⚜ A.

Chargés d'un Cours Complémentaire :

MM. MEYER M., ⚜ A.	ROEDERER, ⚜ I.

A MA MÈRE

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA FEMME

A MA FAMILLE

A MES AMIS

M. le Professeur P. CHAVIGNY
Professeur Honoraire de Médecine Légale
Médecin-Général de l'Armée
Commandeur de la Légion d'Honneur

Qui nous a inspiré le sujet de cette thèse et nous a guidé dans notre travail. Qu'il veuille trouver ici le témoignage de notre profonde reconnaissance.

A NOTRE MEMBRE DE JURY

M. le Professeur CASTAIGNE
Directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie
de Clermont-Ferrand
Professeur de Clinique Médicale
Commandeur de la Légion d'Honneur

Qui, malgré les événements actuels, nous a permis de passer notre thèse avec plus de facilité dans son enseignement. Qu'il veuille trouver ici le témoignage de notre profonde reconnaissance.

A NOTRE MAITRE ET MEMBRE DE JURY
M. le Professeur GÉRY

Qui nous a initié dans l'Anatomie Pathologique. Qu'il veuille bien croire à toute notre gratitude et à notre attachement respectueux.

A NOTRE MEMBRE DE JURY
M. le Professeur NOËL
Professeur de la Faculté de Médecine de Lyon
Chevalier de la Légion d'Honneur

A NOS MAITRES D'ÉTUDES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE REIMS

A NOS MAITRES D'ÉTUDES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548002_0040

AVANT-PROPOS

Il suffit de jeter un coup d'œil sur une statistique quelconque (française, anglaise, allemande ou italienne) pour voir que le suicide augmente tous les ans avec une régularité désolante. On peut objecter beaucoup à ces statistiques pour la plupart mal faites, et elles sont difficiles à faire parce qu'un grand nombre de suicides échappe à la statistique pour la simple raison qu'on n'avoue pas ; mais c'est un fait indéniable que les suicides deviennent d'un jour à l'autre plus fréquents.

Ce qui nous a frappé c'est l'existence relativement fréquente des suicides conjugaux, ou suicides à deux, et d'autre part les découvertes ces temps derniers des véritables clubs du suicide où les gens s'associent pour se donner la mort ; donc suicides à plusieurs.

Ces deux cas nous ramènent à discuter l'existence des vraies épidémies du suicide dont on a déjà beaucoup parlé, ou l'imitation et la contagion seront les causes principales.

Or, il faut être très prudent car on rencontre beaucoup de cas qui sont faux et d'autres qui sont exagérés surtout lorsque ce sont les journaux qui les rapportent. Nous avons tâché dans notre thèse

de rassembler ces cas très curieux qui n'ont pas été étudiés mais qui sont relatés dans les journaux et les vieux livres.

D'autre part, en tâchant de distinguer les causes de ces suicides, nous nous sommes arrêtés surtout sur les notions d'imitation, contagiosité et épidémies pour voir combien il y a de véracité dans ces notions.

Chapitre Premier

LES SUICIDES CONJUGAUX ET A DEUX

Nous n'avons pas trouvé beaucoup de suicides conjugaux dans l'histoire ancienne. Par contre, nous trouvons quelques exemples curieux dans le livre de Jean Bernard, intitulé : « La vie de Paris 1922 », où nous avons des renseignements sur une série de suicides de l'histoire contemporaine :

Dans la page 422, il est rappelé le suicide de Mme Sembat, femme de l'ancien député. Autrefois il avait été question de mariage entre eux, puis la famille avait imposé à la jeune fille un autre époux et Sembat l'avait épousée lorsqu'elle devint veuve. Douze heures après la mort de son mari, Mme Sembat se tuait de deux balles de revolver pour s'en aller en même temps que lui. L'évolution de Sembat avait été curieuse. Elève de Stanislas, il y édifiait ses camarades par sa piété. Il passa progressivement du royalisme au parti radical, puis collectiviste. Il avait commencé comme Président de la « Société de Saint-Vincent de Paul » quand il était étudiant en droit et passait son temps à visiter les pauvres qu'il encourageait à la résignation et à la piété.

Tragédie de la vie de Barbès père :

Celui-ci était prêtre et quitta les ordres lors de la révolution. Il fit ses études de médecine et émigra

à la Guadeloupe où il exerça. Il soigna une belle et riche créole qu'il sauva et épousa. Deux fils et deux filles naquirent de cette union et le ménage fut heureux. Barbès voulut rentrer en France. C'est alors que sa femme qui était très pieuse, apprit que son mari avait été prêtre. Elle en fut profondément affectée et ne tarda pas de mourir. Barbès fut inconsolable. Il vivait pour ses enfants. Sa fille aînée était aimée par un jeune homme d'excellente famille, mais le père du jeune homme, catholique fervent, rompit le mariage lorsqu'il apprit que sa future belle-fille était la fille d'un prêtre défroqué. Barbès se tua de désespoir.

L'auteur mentionne que Berthelot, le grand chimiste, prit un poison violent pour suivre sa femme dans la tombe. Il mourut quelques heures après elle et tous deux furent enterrés au Panthéon.

Paul Lafargue, le gendre de Karl Marx et sociologue connu, se suicida en même temps que sa femme. Il avait fait part à celle-ci de son projet et elle voulut se joindre à lui. Ils s'injectèrent un poison violent.

A propos de ce suicide, nous avons trouvé dans le journal « Libre Parole » daté du 27 Novembre 1911, les remarques suivantes : Le suicide philosophique de M. et Mme Lafargue est blâmé par plusieurs journaux, Lafargue avait écrit : « Sain de corps et d'esprit, je me tue avant que l'impitoyable vieillesse qui enlève un à un les plaisirs et les joies de l'existence et qui me dépouille de mes forces physiques et intellectuelles, ne paralyse mon énergie et ne brise ma vie et ne fasse de moi une charge à moi-même et aux autres. Depuis des années je me suis promis de ne pas dépasser 70 ans. »

Jaurès dit que dans cette mort il y a une contradiction : « Elle révèle une fermeté stoïque où il

entre peut-être un peu de primitive insouciance. Elle est comme ennoblie par un beau cri d'espérance. Mais Lafargue a eu tort de douter de lui-même. Il pouvait encore rendre des services, il devait sa vie entière à sa cause.

Dans un autre journal de l'époque, nous lisons : « Les funérailles de M. et Mme Lafargue furent un événement parisien : funérailles grandioses. Dix-huit à vingt mille Parisiens accompagnent les deux corps au columbarium : discours furent prononcés par Jaurès, Kautsky, Brache et Lénine. »

De même le cas du Général Boulanger qui s'est suicidé sur la tombe de Mme Bonnemain au cimetière d'Ixelle près de Bruxelles était célèbre à l'époque. En 1897, Armand Dreyfus ayant d'assez graves embarras financiers se tue avec sa femme et ses trois enfants. Il allègue qu'il veut leur épargner les souffrances de la vie.

Dans le « Temps » du 25 Juin 1895, nous lisons un article à propos du suicide d'amour de M. et Mme Carré, et on y écrit que c'est une sorte de poésie amoureuse que ce drame bourgeois, ce double suicide mondain, qui a si profondément ému la société parisienne.

En mars 1911, nous apprenons par les journaux le suicide du Professeur Gumplovicz qui, atteint d'un cancer de la langue, se tue avec sa femme aveugle qu'il n'a plus la force de soigner.

Esquirol rapporte le suicide de Richard Smithe et sa femme : « d'une position fortunée, Richard et Bridget Smithe sa femme, après s'être embrassés, avoir embrassé leur enfant, puis l'avoir tué, se pendirent aux colonnes de leur lit : nous avons quitté la vie, écrivaient-ils au moment de leur suicide, parce que nous étions sans ressources. Nous avons tué

notre fils pour qu'il ne fût pas malheureux comme nous. »

D'après Falret : Faliani très célébré par les romanciers doit s'unir à une femme qu'il aime avec passion. Mais les indices croissants d'un anévrysme détournent la famille de la jeune fille. Au désespoir de cet obstacle, les deux amants se rendent à une chapelle et là devant l'autel, les mains entrelacées, se tuent d'un double coup de pistolet, tiré au même signal.

Beaucoup de bruit a fait le suicide du célèbre artiste cinématographique Max Linder qui se tua avec sa femme. Les mobiles de ce double suicide furent très discutés. Ils sont restés mystérieux.

Dans un journal autrichien, nous avons trouvé le cas du Professeur Filunger, Professeur de l'Ecole Polytechnique de Vienne. Filunger se suicida avec sa femme. Dans la lettre adressée au Recteur, il explique que le motif de son suicide était une critique injuste, dont il s'est rendu coupable envers les théories scientifiques d'un de ses collègues.

Dans un journal alsacien, nous trouvons la description suivante d'un suicide, mais cette fois-ci peu célèbre : « Va chercher des salades dans le jardin, disait le cultivateur Martial Lesbros, habitant le Hameau de la Bègue, commune de la Beaume-des-Amands, à son fils le petit Edouard, âgé de six ans et demi. L'enfant obéit, mais lorsqu'il revint quelques instants plus tard, il trouva ses parents baignant dans une mare de sang. Affolé, l'enfant s'enfuit chez des voisins qui, aussitôt, accoururent, mais il était trop tard. Martial Lesbros et sa femme étaient morts. Lui était affalé contre un bahut, tenant encore dans ses mains crispées « un Hammerless », tandis que sa femme étendue en travers du lit, baignait dans une mare de sang. Bien qu'on ignore

encore les motifs de ce drame, on pense se trouver en présence d'un double suicide inexplicable. »

Dans un journal de Marseille, nous trouvons une autre description d'un suicide à deux. André Bernard et Thérèse Maurel ont rejoint ce matin la petite Josseline dans la mort. A 3 heures, les amants qui avaient été transportés à l'Hôpital dans le coma, rendaient en effet le dernier soupir presqu'au même instant. On sait que avant-hier, vendredi, un jeune homme et une jeune femme accompagnés d'une petite fille, descendaient dans un hôtel, Place de la Marseillaise, et s'inscrivaient sous le nom de M. et Mme Bernard. Pour tout bagage, ils ne possédaient qu'une petite valise. Au cours de la journée, ils prirent leurs repas à l'hôtel. Hier, le propriétaire présenta sa note à M. Bernard qui répondit : « C'est bien, je vais vous régler. » Il rentre dans sa chambre d'où on entendit quelques instants plus tard des coups de revolver. La police prévenue dut forcer la porte qui était fermée à clé : celle-ci ouverte, les policiers reculèrent devant l'horreur du spectacle. Sur le parquet un homme gisait baignant dans le sang, un revolver était près de lui. Sur le lit, la tête ensanglantée, une fillette et une femme ne donnaient plus signe de vie.

Tous les trois furent transportés d'extrême urgence à l'hôpital où la fillette, qui avait une grave blessure à la nuque, mourut en arrivant. C'est seulement le matin que l'homme et sa maîtresse succombèrent à leurs blessures. Les papiers trouvés dans la chambre ont permis de situer le drame : André Bernard, 18 ans et demi, ouvrier électricien, s'était épris il y a quelques mois, d'une femme de mœurs légères, Juliette Maurel, mère d'une fillette de 3 ans.

Une autre lettre écrite au crayon, et déposée

sur la cheminée, datée du matin du drame, résume le drame d'amour : « Nous avons visité ces jours-ci la Côte d'Azur, Nice, Monaco. Revenus à Marseille, nous nous sommes encore payé du plaisir, mais maintenant, c'est fini. Nous avons décidé de nous donner la mort. Que Dieu nous pardonne ! ». Une autre lettre datée de Monaco, faisant connaître la volonté du couple d'être placés avec la fillette dans le même cercueil. On n'a pas trouvé un sou dans leurs bagages.

En lisant attentivement la presse quotidienne, on peut trouver plusieurs descriptions pareilles de suicides conjugaux, ou suicides à deux, plus ou moins riches en détails ensanglantés, plus ou moins exagérés, mais c'est un fait que ces suicides existent, qu'ils sont même nombreux et en conséquence qu'ils présentent toujours comme chaque suicide un triple intérêt :

— social,
— psychiatrique,
— et médico-légal.

On trouvera ici comme dans chaque suicide, les grandes causes de ce fléau, à savoir :

1° La psychopathie ;
2° L'alcoolisme ;
3° Les maladies incurables, comme la tuberculose, les néoplasmes, la syphilis ;
4° Les chagrins intimes ;
5° La misère.

Mais l'école psychiatrique moderne admet de plus en plus que c'est la cyclothymie qui est la grande pourvoyeuse du suicide et M. Delmas évalue sa part à 90 % des cas.

Nous appelons « cyclothymiques » : les gens en humeur alternativement bonne et mauvaise, avec des alternatives de dépression et d'excitation ; les paroxysmes anxieux de la cyclothymie sont presque toujours spontanés, c'est-à-dire qu'ils débutent par une modification physiologique interne.

Quelques-uns d'entre eux seulement sont déclenchés par des causes externes : chocs émotifs — abandon — deuil, misère. Ces états cyclothymiques deviennent au degré pathologique des accès d'excitation maniaque et accès de dépression mélancolique.

Or, cette évaluation de M. Delmas est surtout vraie dans les cas des suicides conjugaux ou suicides à deux, et l'expérience clinique tend à montrer que le suicide à deux comporte toujours un sujet actif, né probablement cyclothymique et en cours d'évolution d'un accès mélancolique et un sujet passif plus ou moins hyperémotif sinon cyclothymique avec une prédominance affective d'autant plus exclusive que son niveau intellectuel est moins élevé.

Nous voyons ceci dans le cas de Sembat, Barbès ou Lafargue, gens qui passent d'une extrémité à l'autre.

Sembat, du royaliste deviendra collectiviste. Barbès consacré prêtre devenant révolutionnaire. Lafargue n'aura pas assez de foi dans les théories socialistes pour lutter jusqu'au bout.

D'autre part ce sont des gens très actifs, qui imposent à l'autre leurs idées et convictions.

Par contre, leurs femmes sont très passives, elles n'ont rien fait de remarquable, on n'a jamais entendu parler d'elles. Dans ces mariages il y a toujours un des sujets qui impose à l'autre ses théories

et ses idées, l'autre se borne à juger par lui sans même examiner ses arrêts. « C'est mon mari qui l'a dit », sera souvent le dernier argument d'une femme poussée à bout dans une discussion, quand ce n'est pas elle évidemment, qui joue le rôle de premier sujet, du sujet dominateur.

On trouvera dans ces suicides conjugaux une tendance naturelle de l'esprit humain à l'imitation et une influence inéluctable qu'exercent les caractères forts, actifs sur les esprits flottants, indécis et passifs.

Mais pour que cette influence soit assez forte pour imposer silence à l'instinct de la conservation, si fortement implanté dans l'esprit humain, il faut supposer chez celui qui l'a subi, aussi bien que chez celui qui l'impose, un certain état qui tout au moins frise l'état pathologique et ceci même dans les cas des gens qui ont passé pour être tout à fait normaux.

Ces individus n'arrivent pas d'emblée à l'accomplissement du suicide. Ils s'y préparent de longue main pendant des mois et des années.

L'idée germe quelque temps, les projets sont d'abord vagues et confus, le moment de l'exécution est retardé pour mille motifs. Il faut une excitation momentanée passagère pour donner l'appoint nécessaire et très souvent c'est un stimulant alcoolique. Nous le voyons très bien dans un cas curieux cité par Lasègue : « Une femme de la Halle, très intelligente veut se suicider sous l'influence d'un délire de persécution et cherche à entraîner son mari dans le même projet. Celui-ci est un homme peu intelligent, qui ne croit pas un mot des persécutions imaginaires de sa femme, mais qui, vivement sollicité, accepte néanmoins l'acte.

Ils descendent le matin des hauteurs de Belle-

ville pour se jeter à la rivière, arrivent au pont de la Concorde, regardent, examinent, cherchent l'endroit propice, le moment opportun, ils ne trouvent pas. Ils remontent la Seine, passent la nuit à Ivry chez un marchand de vins, où ils font de nombreuses libations. Le lendemain matin, ils se dirigent de nouveau vers le quai, entrent dans le bateau, ils hésitent, le mari va chercher une bouteille de rhum. La bouteille lui échappe et tombe à l'eau.

Nouvel atermoiement, il va chercher une autre bouteille, la femme boit à long trait et passe au mari la bouteille qui glisse encore et tombe. La femme seule a la dose stimulante et se suicide.

En conclusion, nous voyons que le suicide conjugal ou à deux, pose surtout le problème de l'existence d'un sujet actif et passif.

Une longue cohabitation et une longue préparation sont en général nécessaires pour que le sujet actif parvienne à décider le sujet passif.

L'expérience clinique démontre qu'il s'agit le plus souvent de sujets cyclothymiques ou de dépressifs constitutionnels.

Les statistiques confirment encore une grande fréquence de mariages contractés entre les cyclothymiques. Ces suicides posent encore le problème d'imitation qui semble vraiment exister et d'un certain degré de contagiosité.

Nous sommes ici enclins de penser comme M. Delmas, qu'il ne s'agit pas d'une véritable contagion, puisqu'il existe dans ces suicides un certain déterminisme et il s'agit le plus souvent d'une rencontre de deux tempéraments prédisposés, dont l'un

entré en phase active entraîne l'autre avec d'autant plus de facilité que ce dernier est originellement plus enclin à la dépression.

*
* *

Ces notions d'imitation, de contagion, d'existence de sujets actifs et passifs dans les suicides à deux se rattachent au deuxième Chapitre de notre thèse : le suicide épidémique ou suicide à plusieurs.

Chapitre II

Du suicide épidémique et de la contagion dans les suicides on en parle déjè dans les temps anciens. On rapporte d'après Plutarque (De virtutibus mulicrum) la contagion des suicides qui sévit parmi les jeunes filles et les jeunes femmes de Millet. « La guerre, dit le grand biographe grec, tenant les hommes éloignés, elles se pendaient à l'envi les unes des autres et se donnaient la mort jusque dans les bras de leurs gardes. Les magistrats n'arrêtèrent cette épidémie qu'en ordonnant que toutes celles qui se seraient pendues fussent exposées au public, nues et la corde au cou. »

Legoyt rapporte que les déclarations du philosophe grec Hégésias en Egypte ayant provoqué une épidémie de suicides, le roi Ptolomée ne put y mettre en terme qu'en défendant sous peine de mort d'enseigner sa doctrine et celle de Zenon.

D'après Pline, pendant que Tarquin l'Ancien employait les habitants de Rome à creuser des égouts, beaucoup d'entre eux, rebutés par un travail aussi long qu'insalubre, se donnèrent la mort. Ce prince ne trouva qu'un moyen d'arrêter l'épidémie, ce fut de mettre en croix les corps des suicidés et de les abandonner aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie.

Pline, Strabon, Plutarque, Virgile, mentionnent une île dite l'île de Zencade, dans laquelle se trouvait sur le bord de la mer et à très grande hauteur un temple dédié à Appolon. De ce rocher se seraient

précipités en quelque sorte traditionnellement, toutes les personnes, hommes ou femmes, qui auraient aimé sans espoir. Ce mode de suicide célèbre dans l'antiquité grecque, avait reçu le nom de « Saut des Amants ».

Legoyt rapporte l'épisode de l'Arbre de Timon le misantrope, auquel un certain nombre d'Athéniens étaient venus se pendre successivement et que son propriétaire avant de l'arracher recommanda publiquement à ceux de ses compatriotes qui seraient tentés de se suicider par le même moyen.

Sous certains empereurs romains, le suicide politique avait pris un caractère épidémique.

D'après Esquirol, « les historiens assurent que les Pémoiens et les Mexicains, désespérés de la destruction de leur culte, de leurs usages et de leurs lois, se tuèrent en si grand nombre, qu'il en périt plus de leurs propres mains que par le fer et le feu de leurs barbares conquérants ».

Ross Cox, dans le récit d'un voyage en Colombie, rapporte qu'à la fin du dernier siècle, la petite vérole faisant de grands ravages dans l'Inde, des milliers d'habitants se pendirent aux arbres, persuadés que le « Grand-Etre » les avait livrés aux mauvais esprits pour les punir.

Esquirol assure que des actes de désespoir semblables s'étaient produits en Europe vers le milieu du XIV^e^ siècle, pendant une violente épidémie de peste noire dans laquelle les habitants voyaient la main de Dieu.

Lisle raconte l'histoire de 15 invalides qui, en 1772, se pendirent successivement et en peu de temps à un crochet, sous un passage obscur de l'hôtel. L'épidémie ne cessa que lorsque le crochet eut été enlevé.

Ce même auteur rapporte encore qu'en 1805, au camp de Boulogne, un soldat se fait sauter la cervelle dans une guérite ; peu de jours après, il y a des imitations dans la même guérite. L'empereur la fait brûler et publie un ordre du jour où il compare le suicide à la fuite devant l'ennemi.

La menace de privation de la sépulture chrétienne arrête une épidémie de même nature dans un régiment anglais à Malte.

Lord Castelreagh se jette dans le Vésuve en 1815 ; plusieurs de ses compatriotes viennent s'y jeter après lui.

Vers la fin du XVIII[e] siècle beaucoup de gens se tuèrent en se précipitant du haut de la tour de « Monument » à Londres, l'autorité municipale est obligée d'en entourer le sommet d'une balustrade de fer.

On rapporte que le même fait s'est produit en 1843 à la Colonne de Juillet, plus tard à la Colonne de la Place Vendôme aux tours de Notre-Dame et à l'Arc de Triomphe. Le 15 Août 1876, l'alcade de Madrid suspendait la circulation sur le viaduc de la rue de Ségovie, d'où plusieurs personnes s'étaient précipitées.

Nous avons lu, dans la Revue de Paris du 29 Avril 1845 que les nègres de Cuba, atteints de nostalgie, se suicidaient en grand nombre, persuadés qu'ils ressusciteraient le troisième jour et dans leur pays. On en compte en un seul jour jusqu'à 30.

Le conseil municipal ne réussit à arrêter l'épidémie qu'en ordonnant que tous les suicidés seraient brûlés, à l'exception de la tête qui resterait exposée pendant un mois et leurs cendres jetées à la mer.

Un négrier arrête une épidémie de même nature à bord de son navire en faisant couper les mains des suicidés pour les exposer à la vue de leurs compatriotes.

Legoyt rapporte qu'en 1862 une épidémie de suicides a éclaté parmi les détenus de la Petite Roquette. L'un d'eux puni de cachot, parvient à s'échapper et se précipite du haut d'un pont qui conduit à la chapelle. Quelques jours après, deux autres suicides s'accomplissent au même lieu et dans les mêmes conditions. On a été obligé d'élever un treillage de chaque côté du pont.

Chpolianski rapporte le fait relatif à un carrefour de Paris où un individu était venu se pendre à la branche d'un arbre ; dans le courant de l'année, plusieurs individus ont suivi le même exemple et ces suicides répétés se sont arrêtés après l'apposition par le maire d'un placard portant comme inscription « Défense de se pendre sans mettre dans le tronc une offrande pour les pauvres. »

Dans les Annales médico-psychologiques de 1873, nous trouvons : « A l'arrivée des Prussiens à Hondun, le maire s'est pendu, le médecin se figurant qu'il allait mourir de faim, communiqua ses appréhensions à sa femme et à sa domestique et les entraîna au suicide. Ils se sont tous les trois asphyxiés par le charbon dans la même chambre.

On rapporte que la publication de Werther, de Gœthe a été suivie d'une épidémie de suicides en Allemagne, Russie, et même en France.

Dernièrement, nous avons trouvé dans un journal l'article suivant : La chanson hongroise « Sombre Dimanche » provoque un nouveau suicide. La chanson « Sombre Dimanche » qui a déjà causé la mort de 18 personnes, vient de faire une nouvelle victime. La fiancée de l'auteur, Laszlo Javor, inspiratrice de la chanson, vient à son tour de se suicider. On sait que la police, sur la demande du cardinal Serédi, primat de Hongrie, avait interdit l'exécution de cette chanson.

Et au Japon, les désespérés se jettent dans le cratère du Mont Aso. Nous lisons en effet dans un journal :

« Pour empêcher les désespérés de se donner la mort en se précipitant dans le cratère du Mont Aso, le préfet de police de Nagasaki étudie différents projets que lui ont soumis les ingénieurs. L'un d'eux propose de placer un grand filet métallique au-dessus du cratère. »

Dans le courant de l'année dernière, soixante personnes se sont suicidées en se jetant dans le gouffre du Mont Aso.

Une autre dépêche du Japon : « On mande de Tokio au « Times », que les touristes japonais qui avaient fait l'ascension du Mikara, volcan en activité, ont vu soudain deux jeunes gens se précipiter dans le cratère, qui est très profond. Quelques instants après, un autre jeune homme se dépouilla de ses vêtements et s'élança à son tour dans le vide.

Nous pourrions ainsi multiplier les descriptions des épidémies de suicide. Mais s'agit-il vraiment des épidémies ? Nous pensons que le terme est mauvais et de même qu'il n'y avait de contagion dans les suicides conjugaux, on ne peut pas parler d'épidémies véritables parce que la connaissance d'un suicide est incapable de faire naître l'idée du suicide chez quelqu'un qui ne l'avait déjà. Ce sont de nouveau des cyclothymiques, dépressifs-constitutionnels, névropathes, et nous lisons chez Morel à ce propos, la remarque suivante :

« J'ai toujours remarqué que l'imitation, si puissante que soit son influence et l'impression causée par le récit ou la lecture d'un fait exceptionnel, ne suffisaient pas pour provoquer des actes similai-

res chez les individus qui auraient été parfaitement sains d'esprit. »

Ce sont donc des sujets prédisposés, très souvent déjà hantés par les idées fascinatrices du suicide ou chez qui cette idée est encore en somnolence, qui tâchent d'imiter le mode du suicide qui a déjà réussi.

Ils se contentent d'imiter ce qu'un autre a fait avec succès. Ainsi nous verrons tous les jours que les suicides qui ont eu un certain retentissement, ou ont présenté quelques circonstances bizarres sont suivis d'un certain nombre de suicides semblables et accomplis dans les mêmes circonstances.

Ceci nous explique les épidémies des suicides accomplis de la Tour Notre-Dame de Londres, de la Colonne Vendôme et autres arbres célèbres.

Donc c'est la prédisposition et l'imitation qui semblent jouer les rôles principaux dans ces suicides dits épidémiques.

D'autre part, il existe toujours dans le même lieu, ville, ou collectivité, quelques mélancoliques ou névropathes en proie aux idées du suicide et préoccupés du moyen d'en finir ; ils sont plus ou moins hésitants et perplexes, il leur est difficile de se donner la mort, ils sont faibles et ont besoin d'un stimulant et ils forment de véritables associations du suicide. Ainsi, nous voyons dernièrement l'existence des clubs du suicide, et nous profitons ici des notes du Professeur Chavigny pour citer quelques cas très curieux de ces clubs.

Nous lisons dans un journal américain :

L'invitation au suicide

Le « chef du suicide » à New-York est découvert par la police.

Un moderne « Club du suicide » rappelant ce-

lui imaginé par R. L. Stefenson, vient d'être découvert par la police de New-York qui espère arrêter le développement de son activité néfaste.

Les trente membres qui composent ce club ont une mauvaise santé et se sont engagés au suicide pour le cas où les prières solennellement adressées à Dieu pour chacun d'eux par les autres membres du Club ne les guérissent pas. Quatre personnes se sont ainsi suicidées à la suite des prières qui se sont révélées impuissantes :

Louise Schwartz ; célibataire taciturne de 59 ans, vient d'être arrêtée après la mort mystérieuse de son frère âgé de 54 ans, que l'on trouva avec une balle dans la tête. La thèse du meurtre fut envisagée. Mlle Schwartz, interrogée, révèle l'existence du club dont son frère et elle font partie. Elle déclare que les réunions du club se tenaient chaque semaine dans un local différent, en l'espèce, chez l'un ou l'autre des membres, à tour de rôle. Là, des prières sont dites pour celui qui a décidé de mettre un terme à sa vie.

Le jour où personne ne semble disposé au suicide, un des membres est désigné par les autres, qui prient pour l'élu, ces prières étant pour celui-ci une invitation au suicide. Si le « privilégié » craint de se tuer, un des autres membres, est désigné pour l'encourager et l'assister au besoin.

« J'ai simplement rappelé à mon frère qu'il n'avait pas répondu à l'invitation, dit Mlle Schwartz, et ainsi il s'est tiré une balle dans la tête pour se tuer. »

Dans un journal anglais, nous trouvons :

L'étrange organisation d'un « Cl. de S. »

Une certaine Louise Schwartz ayant été arrêtée pour avoir tué son frère invalide, de 2 balles dans la tête, vient de révéler qu'elle et son frère faisaient partie d'une société composée originairement de 30 personnes qui s'engageaient à mettre fin à leurs jours quand la majorité aurait décidé que l'heure de mourir était venue.

La plupart des sociétaires sont des vieillards ou des invalides pour lesquels la vie est devenue un fardeau. Lorsque le camarade désigné pour mourir n'a pas le courage de se suicider, un autre sociétaire est désigné pour l'aider. C'est de cette manière que Miss Schwartz aurait collaboré à la mort de son frère. Quatre membres du club ont déjà mis fin à leurs jours. La police connaît les noms des vingt-six autres sociétaires et une surveillance est exercée sur eux pour les empêcher de mettre à exécution l'ordre de mourir qui peut être à tout instant donné par le Club. Miss Schwartz a révélé la procédure habituelle de ces arrêts de mort.

« Nous nous réunissons, dit-elle, le dimanche soir dans la maison d'un de nos membres dont l'état de santé est particulièrement mauvais. Pendant quatre heures nous prions, demandons à Dieu de le guérir. Si aucun mieux ne se produit, l'invalide doit mourir. S'il ne se suicide pas, un membre de la Société est choisi pour le tuer. Le 26 Avril dernier, nous nous sommes réunis ainsi pour prier chez Georges Breitenbach. Aucune modification ne se produisit dans son état. Quelques jours après, on le trouvait pendu dans sa cave. Dimanche dernier, nous fîmes une réunion chez mon frère et nous priâmes pour lui. Le mardi, je lui rappelais les obligations des sociétaires, et ce même soir il se tuait d'une balle dans la tête. »

Ici dans ces « Clubs du suicide », il s'agit à côté des névropathes surtout d'êtres faibles pour qui la vie est trop lourde. Incapables d'y mettre fin seuls, ils s'associent pour se donner le courage nécessaire, ils cherchent les plus forts qui pourront les stimuler et les aider à mourir.

Et dans ces cas qu'on pourra appeler « suicides à plusieurs », nous retrouverons de nouveau les mêmes facteurs que nous avons vus précédemment, à savoir :

1° la prédisposition,

2° une imitation,

3° l'existence des sujets actifs agissants sur des sujets faibles, passifs qui, d'ailleurs, les recherchent pour eux-mêmes.

CONCLUSIONS

1° Les suicides conjugaux et épidémiques peuvent se ramener au terme du suicide à deux et à plusieurs.

2° Dans les deux cas, il existe certains facteurs communs, à savoir :

a) une prédisposition,
b) une imitation,
c) l'action des sujets actifs sur des sujets passifs.

3° Les termes : contagion et épidémie, très répandus dans nos cas, ne sont pas exacts.

Vu : *Le Doyen*,
A. FORSTER.

Vu : *Le Président*,
A. FORSTER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,
J. DRESCH.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Bargain.* — Suicide (Th., Paris 1904).
2. *Brière de Boismont.* — Traité du suicide et de la folie du suicide.
3. *Broukhainsky (N.).* — Les suicides et la personnalité des suicidés. Annales M.L.
4. *Chevrey.* — Essai médical sur le suicide (Th. Paris 1816).
5. *Chpolianski.* — Des analogies entre la folie à deux et le suicide à deux (Th. Paris 1884-85).
7. *Delmas (A.).* — Psychologie pathologique du suicide.
8. *Durckheim.* — Le suicide. *Desmazes (Ch.)* Recherches sur le suicide.
10. *Halbwachs.* — Les causes du suicide.
11. *Hauviller.* — Du suicide, unité de son étiologie, son traitement (Paris, Th. 1898-99).

Jean Bernard. — La vie à Paris 1922.

Legoyt (A.). — Le suicide ancien et moderne : 1891.

Lisle. — Du suicide, 1856.

15. *Raboul.* — Pathogénie du suicide (Th. Bordeaux, 1900).
16. *Rost et Hans.* — Bibliographie du suicide (des Selbstmordes) Liter. Inst. Haas et Grabher-Angsburg-Bayern 1927.
17. *Socquet (J).* — Statistique du suicide en France de 1827-1880.
18. *Schok.* — Les statistiques de mortalité et l'inégalité devant la mort (annales de méd. lég., 1925).